LA GUERRE A DIEU

ET

LA MORALE LAÏQUE

LA

GUERRE A DIEU

ET

LA MORALE LAÏQUE

RÉPONSE A M. PAUL BERT

PAR

E. DE CYON

Directeur du GAULOIS



PRIX : **50** CENTIMES

EN VENTE
AUX BUREAUX DU JOURNAL *LE GAULOIS*
9, boulevard des Italiens, 9
ET DANS LES LIBRAIRIES

1881

Le dimanche 28 août, M. Paul Bert ayant fait, au Cirque d'Hiver, sous la présidence de M. Gambetta, une conférence sur l'instruction religieuse donnée dans les écoles congréganistes, je pris la liberté de lui adresser une lettre dans les colonnes du *Gaulois*.

Encouragé par des félicitations chaleureuses venues de tous les coins de l'horizon politique, et cédant aux pressantes invitations de mes lecteurs. je me décide à publier en brochure cette lettre et deux articles qui en sont la conclusion.

Assurément, je n'ai pas la prétention d'arrêter le parti républicain sur la pente fatale où il s'est laissé imprudemment entraîner par d'aveugles sectaires. Mais qui sait si la lecture de ces quelques pages, écrites sans passion, ne fera pas la lumière dans certains esprits honnêtes, aujourd'hui obscurcis par le fanatisme antireligieux?

Il convient d'ailleurs que le monde savant, trop longtemps étranger aux discussions politiques du jour, sorte enfin de son indifférence, et laisse à ceux qui se vantent à tort de parler en son nom la responsabilité de leurs étranges affirmations.

E. DE CYON.

Paris, le 15 octobre 1881.

LA GUERRE A DIEU

A M. PAUL BERT

Professeur de physiologie, lauréat de l'Institut.

Mon cher confrère,

Vous avez fait dimanche, au Cirque d'Hiver, une conférence qui a eu un grand retentissement. Vous vous êtes montré à la hauteur de votre réputation, et vous avez obtenu un succès digne de votre talent de parole. Me permettrez-vous de vous faire connaître les réflexions que cette conférence m'a inspirées? Oui, n'est-ce pas? D'autant plus que je ne me propose pas de discuter la portée politique des idées que vous y avez exprimées. Je ne veux même pas m'attarder à contester l'opportunité de ce réquisitoire violent qui serait, dit-on, votre profession de foi et comme votre programme de futur ministre de l'instruction publique.

Ce que je désire ici, mon cher confrère, c'est vous répondre sans passion, sans emportement, en me plaçant sur le terrain scientifique. Aussi, remarquez-le, ce n'est pas au député que j'adresse cette lettre, c'est au savant, c'est au professeur de physiologie, c'est au lauréat de l'Institut. Si je n'ai pas votre notoriété parlementaire, si je n'ai pas rendu,

comme vous, à la grande cause de l'enseignement d'incontestables services, je crois cependant avoir acquis quelque autorité et quelque compétence, — vous me l'accorderez, j'imagine, — pour parler, moi aussi, au nom de la science.

Et tout d'abord, afin de bien préciser la question qui nous divise, laissez-moi citer de votre discours le passage qui m'a principalement frappé.

Après avoir exposé les raisons invoquées par vos adversaires pour défendre l'instruction religieuse, vous avez poursuivi :

.... Ah ! il n'était pas bien difficile de répondre à ces arguments, et il n'y pas eu grand mérite à cela. D'ailleurs, les réponses sont arrivées de tous les côtés de l'horizon : les philosophes spiritualistes d'abord se sont indignés, ils ont dit qu'ils n'avaient pas besoin de la grâce et qu'ils avaient, eux, la preuve suffisante de l'existence de Dieu et de l'existence de l'âme.

Et puis, un bon nombre d'entre eux, escortés de la foule, trop nombreuse, hélas ! des indifférents en matière de métaphysique, ont dit que ce n'était pas tant la peine de croire à Dieu, à l'âme, pour avoir une morale ; ils ont dit que ce n'était pas créer une morale que de dire que tel acte sera récompensé et que tel acte sera puni ; que ce n'était pas distinguer le bien du mal que de dire qu'il était défendu de faire ce qui déplaisait à Dieu et ordonné de faire ce qui lui plaisait, que c'était tout simplement, d'une part, donner une apparence sérieuse à la pure morale de Croquemitaine, et, d'autre part, comme les volontés de Dieu ne se produisent pas par des signes suffisamment évidents sur la terre, que les faire seulement traduire par les prêtres ses délégués officiels, c'était en réalité mettre la moralité non pas dans l'école, mais dans le confessionnal. (*Applaudissements.*)

Et puis, il s'en est trouvé d'autres, et je suis obligé de dire que je suis de ceux-là et de me livrer à votre jugement, qui ont dit que la religion n'avait pas qualité pour parler de morale, qu'elle repose sur des bases fausses, sur des hypothèses injustifiables, sur des conceptions erronées de la nature de l'homme, de son rôle dans la société et dans le monde physique, et que, lorsqu'il arrivait qu'elle parlait juste de morale, c'est parce qu'elle en avait emprunté les sublimes et éternels préceptes à la conscience universelle de tous les temps et de tous les peuples. (*Applaudissements.*)

Je pourrais, certes — ce serait bien mon droit — faire ressortir combien il est étrange de voir un savant de votre mérite, investi de hautes fonctions universitaires, traiter avec aussi peu de gravité, avec autant de sans-gêne et de fantaisie, des sujets de cette gravité. Mais je passe. Je me contente de prendre acte de ces deux déclarations, à savoir:

1° Que la religion, étant condamnée à disparaître, n'a pas le droit d'enseigner la morale ;

2° Que la morale de l'avenir, la vraie, la seule digne de ce nom, doit avoir pour base unique l'enseignement des sciences.

I

Entre nous, mon cher confrère, il fallait vraiment que vous eussiez votre auditoire de l'autre jour en bien médiocre estime pour lui avoir débité sans rire de telles monstruosités !

Comment ! vous en êtes encore à considérer la religion comme un long tissu de mensonges imposés à l'humanité par quelques prêtres imposteurs !

Comment ! vous, professeur en Sorbonne, vous ignorez à ce point l'histoire de la civilisation !

Tenez, adressez-vous donc à votre ami, M. Jules Soury. Il ne vous est pas suspect, je suppose. Comme vous, il est un ennemi de l'Eglise, — de cette Eglise que vous confondez sans cesse avec la religion ; — de plus, il passe à juste titre pour avoir des connaissances très-étendues sur les matières que vous vous plaisez à traiter avec cette hardiesse qui vous est particulière. Demandez-lui si c'est en recherchant et en publiant les imbéciles grivoiseries qui se glissent dans les ouvrages mystiques, si c'est en persécutant la religion par ces petits moyens qu'on peut parvenir à l'arracher du cœur d'un peuple !

Il n'y a pas que les gens qui pensent comme vous qui aient des idées fausses sur ce qu'est la religion.

Prenez, par exemple, M. de Mun, cet illuminé factice: pour lui, la religion, c'est l'Eglise catholique, telle qu'elle a été comprise par l'auteur du *Syllabus,* devant étendre, même par la force, sa domination sur le monde.

Pour d'autres, comme pour Napoléon Ier, la religion n'est qu'un *instrumentum regni*, quelque chose comme une annexe de la police des mœurs. Aux yeux de ceux-là, toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'elles servent les intérêts de l'Etat.

Enfin, pour vous et vos amis, mon cher confrère, la religion est une lèpre hideuse: de là cette idée que tous ceux qui s'efforcent de la supprimer travaillent à l'émancipation du genre humain.

Autant d'opinions, autant d'erreurs.

Quant à moi, sans être un croyant, je comprends la religion d'une tout autre façon. Je la regarde simplement comme la plus magnifique manifestation de la pensée humaine, comme le suprême élan de l'âme vers l'idéal, comme l'expression dernière de ce besoin vague, mais irrésistible, qu'éprouve notre être à se détacher de la vie matérielle pour s'envoler à tire-d'aile vers les régions éthérées du rêve découvertes par notre imagination. De même que la musique, la poésie et les beaux arts, la religion élève et ravit l'esprit, elle communique au cœur l'enthousiasme qui le fortifie.

Voyez ces chefs-d'œuvre dont s'enorgueillit l'humanité pensante: ils ont été inspirés, conçus — n'en déplaise aux conseillers municipaux de Paris — par la foi, par une foi ardente, par une sublime aspiration du génie vers Dieu.

Bien avant de créer, bien avant de chanter, l'homme a prié. Et, le jour où il a murmuré sa première prière, le jour où un sentiment lui est venu de l'immortalité de son âme, ce jour-là, il s'est élevé au-dessus de toutes les créatures vivantes; ce jour-là, il a creusé entre lui et le reste du règne organique un abîme qu'aucun matérialisme, qu'aucune matérialité ne saurait combler.

Quelle est celle des sciences, je vous prie, qui est la négation de la foi en Dieu, la négation de l'idée religieuse? Je vous défie bien de m'en indiquer une seule.

Je vais plus loin : quelle science, même poussée jusqu'aux dernières limites du savoir humain, pourra jamais étancher cette soif d'infini qui dévore notre esprit avide? quelle science sera jamais capable de nous faire connaître, je ne dis pas la cause finale et générale des choses et des êtres, mais seulement l'enchaînement complet des causes particulières?

Est-ce l'astronomie? — Mais n'aura-t-elle pas atteint son but suprême lorsqu'elle aura découvert tous les secrets de notre système planétaire, lorsqu'elle aura divulgué dans tous ses détails, à l'aide des instruments les plus puissants et des calculs les plus compliqués, le mouvement merveilleux de la sphère céleste qui entoure notre misérable globe? Elle aura beau accomplir des prodiges d'analyse, il restera toujours une multitude de mondes inaccessibles à ses laborieuses investigations....

Est-ce la cosmogonie? — Mais son pouvoir est aussi limité dans le temps que celui de l'astronomie est limité dans l'espace! Admettez, par exemple, comme prouvée la généalogie fantaisiste du règne animal donnée par M. Heckel, depuis le monère (qui n'a jamais existé) jusqu'à l'homme; admettez que la géologie, étendant davantage ses recherches, fasse la lumière sur des époques préhistoriques encore plus reculées que celles dont nous connaissons aujourd'hui les révolutions; vous ferez-vous fort, même après tout cela, de soulever le voile qui dérobe à nos regards la naissance mystérieuse du monde?...

Est-ce la physique? est-ce la chimie? — Mais ces deux sciences, quels que soient leurs progrès, ne pourront pas créer autre chose qu'une mécanique des atomes. Jamais elles ne nous fourniront une définition de la force, jamais une définition de la matière!...

Enfin, est-ce la physiologie, notre science à nous deux? — Mais si un jour, au prix d'efforts incroyables, elle arrive à

posséder une mécanique parfaite des fonctions cérébrales; si même elle parvient à faire toucher du doigt les mouvements moléculaires qui ont lieu dans l'encéphale pendant la création des plus hauts produits intellectuels; pourra-t-elle jamais se vanter de comprendre ce que c est que la conscience, et comment des combinaisons de molécules chimiques peuvent engendrer une pensée ou une sensation?...

L'étonnante hardiesse de vos négations vous fait tomber dans une contradiction manifeste. Vous avez la prétention de tout créer, de tout expliquer. Soit! Or, sur quoi comptez-vous donc pour accomplir ces merveilles? Sur le cerveau, sur cette masse de substance nerveuse enchâssée dans votre crâne. Mais ne voyez-vous donc pas que, si grande que soit la perfection de nos cellules ganglionaires, leur puissance, comme celle de tout autre mécanisme, doit avoir des bornes?

Je vous trouve, en ce point, inférieur même aux spiritualistes! Eux du moins, qui considèrent l'âme comme une émanation de Dieu même, sont logiques lorsqu'ils émettent la prétention de pénétrer ce qui est impénétrable.

Votre erreur, c'est de confondre les enseignements des diverses églises avec la religion elle-même. Les églises, en voulant codifier — si je puis me servir de ce mot — les aspirations idéales de l'homme, se sont fatalement trompées, et elles continueront à errer aussi longtemps qu'elles s'ingénieront à formuler dans des dogmes ces aspirations.

Quant au sentiment religieux, il est et restera l'une des forces vives de l'homme, à moins qu'une évolution, — impossible, d'ailleurs, selon moi, — ne vienne transformer son cerveau et son système nerveux. Jusqu'à cette évolution, — que ne hâteront certainement pas vos conférences, soyez-en sûr, — l'humanité demeurera croyante et toute la science humaine n'y changera rien, par cette simple raison que la religion n'est pas de son domaine. La cience augmente la somme de nos connaissances, elle étend les horizons de notre pensée, elle élargit nos vues, mais elle n'a le pouvoir de modifier ni nos sentiments ni nos

sensations. Or, c'est seulement à nos sentiments et à nos sensations que la religion s'adresse.

Le malheur est qu'il existe des savants — des savants de profession — qui abusent de l'autorité que leur confère une position officielle pour persuader aux badauds que la science, chez ceux qui la possèdent (ou pensent la posséder), détruit nécessairement la foi religieuse. Ce préjugé court aujourd'hui les rues. Il a été accepté non seulement par la société laïque, mais encore par la société ecclésiastique,— à telles enseignes que nous avons vu le pape Pie IX, affolé par la peur, anathématiser ce savoir moderne qu'il jugeait incapable de vivre tranquillement à côté de la religion, et jeter la chrétienté dans la voie de la superstition. Le pontife voulait tuer la science par la religion; vous, mon cher confrère, vous voulez tuer la religion par la science. Rêves insensés! Les deux systèmes méconnaissent également l'essence de la religion et le véritable esprit de la science.

Ah! si, il y a dix ans, à la place de Pie IX, se fût rencontré sur le trône du Vatican un homme d'un tempérament aussi pondéré et d'une intelligence aussi éclairée que Léon XIII, si les docteurs de l'Eglise catholique, se conformant aux saines traditions de leurs devanciers, eussent suivi pas à pas les progrès de la science, que de luttes, que de catastrophes eussent été conjurées!...

Des luttes, des catastrophes, voulez-vous donc en provoquer à votre tour, vous qui vous vantez de pouvoir déraciner la religion? La religion, sachez-le bien, est indestructible. Malgré ce que les cléricaux de tous les temps ont fait pour la rendre ridicule, malgré tous les excès sanguinaires que le fanatisme a engendrés et dont elle a horreur, elle survivra, je vous le jure, comme survivra la musique malgré les exagérations de Wagner, comme survivra la peinture malgré les impressionnistes, comme survivra la poésie malgré les réalistes.

Croyez-moi, mon cher confrère, si les miracles de Lourdes, si les théories de M. de Mun, de M. Chesnelong et

autres apôtres du cléricalisme, n'ont pu porter le coup mortel à la religion, c'est qu'elle répond à un besoin réel, je dirai plus, à un besoin organique.

Considérez les pays où le clergé ne cherche pas à empiéter sur le pouvoir civil et à arrêter la marche progressive de la science. Qu'y voit-on? La religion y est puissante et respectée; les savants, quand ils sentent leur foi ébranlée, loin de s'exhiber dans les cirques, refoulent au fond de leur âme honnête les doutes qui l'assiègent; les enfants reçoivent dans les écoles un enseignement religieux, et ce n'est pas là qu'on rencontrerait des législateurs assez aveugles pour refuser de voter une loi sur l'instruction gratuite et obligatoire parce qu'un philosophe aurait fait introduire dans le texte le nom même de Dieu!

Est-ce qu'en Angleterre, en Hollande, dans l'Amérique du Nord, dans toutes ces contrées vraiment libres, on entend parler de persécution contre la religion? Est-ce que les églises des différentes communions n'y jouissent pas d'une entière indépendance? Est-ce qu'on y connaît les puériles manifestations des enterrements civils? Est-ce qu'un orateur qui prendrait à tâche, dans une assemblée, de jeter le mépris sur les croyances populaires au moyen de quelques citations habilement découpées dans les livres de maniaques mystiques, ne tomberait pas écrasé sous une grêle de huées? Est-ce que tout le monde savant ne tournerait pas le dos à un pédant assez osé pour faire dire à la science ce qu'elle ne dit pas, et pour la compromettre à la face même des ignorants?

Est-ce que, même dans les pays catholiques comme le Portugal et la Pologne, — où, pour des raisons diverses, l'Eglise n'a plus l'influence nécessaire pour porter atteinte aux prérogatives de l'Etat — est-ce que, dans ces pays, la religion est en butte aux attaques? Est-ce qu'on y connaît cette secte qui s'affuble du nom de libre-pensée, — justement parce qu'elle ne pense pas?

En Suède, tout l'enseignement primaire se trouve entre les mains du clergé, et néanmoins ce pays est le plus

avancé du monde en fait d'instruction publique. Rappelez-vous plutôt les résultats éclatants constatés lors de l'Exposition universelle de 1878 et consignés dans les rapports officiels.

II

En parlant de l'instruction primaire, je suis tout naturellement amené à aborder le deuxième point de votre conférence, et à discuter cette thèse que la morale doit avoir pour base unique l'enseignement des sciences.

Quand vous méditez d'anéantir la religion, vous faites preuve de naïveté, — j'ai essayé de vous le démontrer : un tel dessein, en effet, ne repose que sur des illusions et des chimères. Mais, lorsque vous ne parlez de rien moins que d'imposer au pays une certaine morale, prenez garde, car l'application de vos idées constituerait positivement un danger public.

La morale de vos rêves serait une morale laïque ou civile, — peu importe le terme, — autrement dit une morale fondée sur tout autre chose que la notion de Dieu. Vous en convenez hautement : c'est une justice à vous rendre. Maintes fois, vous l'avez déclaré à la Chambre, dans cette assemblée où, étant le seul savant naturaliste, vous n'aviez pas à redouter la contradiction, et vous l'avez encore déclaré non moins franchement dimanche dernier devant des auditeurs que vous ne connaissiez nullement. Quel courage !

Qu'eussiez-vous répondu, mon cher confrère, si, l'autre jour, un savant, un vrai savant, vous eût interpellé en ces termes :

— Pardon ! monsieur le conférencier, sur quel principe scientifique, dites-moi, sur quelle donnée physiologique faites-vous donc reposer cette morale que vous préconisez?

Vous eussiez été fort embarrassé de donner satisfaction à votre interrupteur.

Eh bien! moi, c'est précisément cette question que je prends la liberté de vous adresser.

Allons! de grâce, répondez-moi nettement, sans détours, sans faux-fuyant, sans plus de cérémonie que si nous étions ensemble dans un laboratoire de physiologie.

Je n'appréhende point de vous voir rétorquer l'argument. Vous savez, en effet, aussi bien que moi que la science est et sera longtemps encore incapable de fournir les bases d'une éthique. Mais alors, si vous le savez, pourquoi avez-vous été raconter toutes vos calembredaines à ces auditeurs inconscients, dont un grand nombre peut-être, à l'issue de votre conférence, ont été faire leurs dévotions dans la première église venue?

Ce qui m'étonne surtout, c'est que vous ayez osé inviter à présider votre réunion l'homme éminent qui demain sera au pouvoir. Cet homme, je n'ignore pas qu'il a en vous une confiance illimitée. Je n'ignore pas qu'il se plaît à s'engager imprudemment dans la voie que vous lui ouvrez. Il avait été évidemment stylé par vous le jour où il a parlé, à la distribution des prix de l'Association polytechnique, de la morale d'Auguste Comte. Abandonné à ses propres inspirations, il ne se fût certes pas donné ce ridicule.

Il n'y a pas de morale sans sanction, vous le confessez vous-même. Or, où la prendrez-vous, cette sanction, si vous rejetez l'idée de Dieu?

Voici un enfant à qui son instituteur prêche le patriotisme. Supposez que le bambin fasse cette objection :

— Quoi! vous voulez que je sacrifie mon bien-être et ma vie pour voler au secours du pays en danger, pour protéger des hommes que je ne connais pas, pour défendre des provinces envahies où je n'ai aucun intérêt! Pourquoi cela?

Quelle réponse lui donnera le maître, s'il lui est défendu de parler de Dieu à son élève?

Peut-on comprendre la vertu, — la vertu qui implique le sacrifice, — sans la conscience du devoir? Et peut-on com-

prendre le sentiment du devoir sans une certaine obligation contractée — par le fait seul de notre existence — envers un sublime Inconnu; peut-on le comprendre sans l'espérance d'une récompense à obtenir dans un monde meilleur? — Non, et il n'est aucun esprit sensé qui puisse réprouver cette espérance et cette récompense.

Croyez-vous, par exemple, mon cher confrère, que les malheureux soldats turcs enfermés dans Plewna, sans nourriture, sans espoir de vaincre, qui couchaient dans des trous à moitié remplis de glace et de neige, auraient jamais consenti à se faire tuer sans gloire, — pour eux personnellement, s'entend, — s'ils n'avaient pas été soutenus par cette pensée qu'après leur mort ils seraient reçus dans le paradis de Mahomet, et qu'ils y goûteraient d'éternelles jouissances?

Vous me direz qu'on peut avoir perdu la foi et néanmoins brûler d'un ardent patriotisme et se prévaloir d'une honnêteté à toute épreuve. J'ai moi-même longtemps pensé comme vous que la foi, que la religion, que la croyance à l'immortalité de l'âme, que tout cela importait peu.

— Que me fait toute cette métaphysique? me disais-je. Je ne l'accepte plus, et cependant je ne me sens pas pire. Quoique sceptique, je place l'honneur au-dessus de tout, je suis glorieux de mon nom sans tache, je m'enthousiasme de toutes les choses grandes et belles, je méprise tout ce qui est vil.

Tel était le raisonnement que je me tenais. Mais, à force de réfléchir et de vivre, j'ai trouvé le mot de l'énigme, et, ce mot, je veux vous l'apprendre.

Voici notre situation : nous avons répudié nos croyances religieuses et cependant nous restons des patriotes ardents et nous savons nous dévouer à toute noble cause ; nous sommes sortis des dogmes et nous demeurons des idéalistes convaincus. Savez-vous d'où cela vient? C'est simple.

Cela vient uniquement de ce que nous avons hérité de la morale de nos ancêtres, de cette morale qui leur avait été enseignée par la religion.

Vous connaissez les lois de l'hérédité et leur influence fatale.

Eh bien, mon cher confrère, si aujourd'hui vous donnez l'exemple des vertus privées, si vous aimez votre patrie, si vous êtes animé du désir de faire du bien à vos contemporains, c'est assurément parce que, pendant des siècles, la religion a imprégné le cerveau de vos pères de cette morale que vous voulez proscrire à présent. Cela est si vrai que les monstres de perversité et de méchanceté qui se rencontrent parmi nous ne sont que des produits atavistes de cette époque préhistorique où l'homme à l'état sauvage se passait de religion. Est-ce à cet état sauvage que vous désirez nous ramener?

Il y a quelques années, un savant vulgarisateur, que j'ai nommé plus haut, M. Heckel, — le plus dangereux clérical au rebours, que je connaisse, — a émis des idées analogues aux vôtres. Lui aussi, il proposait de chasser Dieu de l'école, en donnant pour base à la morale l'histoire fantaisiste de la création et de l'évolution du monde organique tel qu'il la rêvait dans son imagination de zoologiste extatique. M. Heckel, à la vérité, a été moins bien avisé que vous. Au lieu d'exposer sa doctrine dans un cirque, il eut la malencontreuse idée de la développer dans un congrès de naturalistes. Là, il trouva pour lui répondre un homme célèbre entre tous, qui, outre qu'il est un des princes de la science naturelle, est aussi le chef le plus vaillant qu'ait eu à sa tête, depuis 1848, la démocratie allemande.

L'illustre professeur Virchow, — c'est de lui que je veux parler, — dans une brillante conférence que vous vous rappelez bien, mit à néant les folles utopies de M. Heckel, en adjurant le congrès de ne pas introduire dans l'enseignement une morale bâtie sur des hypothèses impudentes et notoirement erronées. Il affirma, de plus, comme je l'affirme moi-même, que les sciences naturelles, dans l'état actuel de leur développement, ne pouvaient offrir une base sérieuse pour l'éducation morale.

—Savez-vous bien, s'écria-t-il, aux applaudissements de l'assemblée tout entière, savez-vous bien à quelles inter-

prétations absurdes le principe de la lutte pour l'existence peut prêter dans le cerveau d'un démocrate-socialiste?...

Nous avons vu depuis lors, hélas! à la cour d'assises de Paris, comment des scélérats entendaient ce principe de la lutte pour l'existence. Rappelez-vous l'affaire Lebiez, rappelez-vous ce criminel qui, deux jours après avoir fait une conférence sur le darwinisme, assassinait une laitière pour lui voler son argent!

Voyons, mon cher confrère, avouez-le : si, au lieu de choisir l'arène du Cirque d'Hiver pour théâtre de vos exploits, vous aviez essayé d'exposer votre théorie de la morale fondée sur la science dans une réunion de savants,— de ces savants devant lesquels tous deux nous nous inclinons avec respect, de ces savants comme M. Helmholtz, sir William Thomson, MM. Pasteur, Kirchhof, Milne-Edwards, Dumas, du Bois-Reymond, comme notre regretté maître et ami Claude Bernard, — croyez-vous que vous eussiez obtenu le même succès? Non, en leur présence, vous n'auriez pas osé hasarder les mêmes affirmations, vous n'auriez pas fait preuve de cette audace que vous avez montrée. Vous auriez craint, n'est-ce pas? de voir ces auditeurs d'élite hausser les épaules, et pas un d'eux n'eût même daigné discuter vos gratuites assertions.

Pourquoi alors avoir abusé de l'ignorance de cette foule naïve? Pourquoi vous être efforcé de déchaîner encore davantage cette haine antireligieuse que vous ne pouvez plus maîtriser?

Laissez-moi, en terminant, appeler votre attention sur une petite expérience à laquelle j'ai assisté et qui eut pour résultat celui que j'avais prévu.

C'était en 1873. J'étais alors professeur de physiologie et j'avais été chargé de prononcer à l'académie de médecine de Saint-Pétersbourg un discours d'ouverture. Je choisis pour thème : *Le cœur et le cerveau.* Ce discours, vous le savez, a paru la même année dans la *Revue scientifique.*

Mon sujet avait effarouché le haut clergé, à ce point que,

contrairement à l'usage, il s'était fait excuser de ne pas assister à la solennité. Par contre, dans une des tribunes de la salle, se pressait cette partie de la jeunesse qu'avait empoisonnée l'enseignement de mon prédécesseur, le grand-prêtre du nihilisme, le héros du roman de Tchernichewsky : *Que faire?* celui-là même qui se faisait fort de montrer l'âme sous le microscope et de communiquer aux lapins l'intelligence de l'homme en leur faisant manger du phosphore.

Ces auditeurs empressés, au milieu desquels se trouvaient des jeunes filles, comptaient sans doute que j'abonderais dans le sens de leur ancien professeur, et que je profiterais de mon sujet pour flatter ce matérialisme grossier qu'une littérature quasi-scientifique n'a que trop encouragé. Leur illusion fut courte.

Tant que je ne fis que parler science pure, ils m'écoutèrent avec une attention très sympathique. Quelques allusions aux services rendus à la musique, à la poésie et à la peinture par la physiologie m'attirèrent seulement tout d'abord, de leur part, des murmures désapprobateurs.

Mais quand, arrivant à la fin de mon discours, je tombai d'accord avec les maîtres de notre science pour déclarer que le savoir humain a des bornes au delà desquelles tout reste et restera éternellement obscur, un véritable orage éclata. Il redoubla de violence lorsque je prononçai ces paroles : « La création de la mécanique des fonctions intellectuelles est, dans l'étude de la psychique, la limite extrême que ni les sciences naturelles ni aucune autre science ne dépasseront jamais. »

Tout en parlant, mes yeux se portaient vers la tribune d'où s'échappaient les protestations, et je lisais sur le visage de mes interrupteurs, en même temps que la colère, l'étonnement et la consternation.

Ainsi cette jeunesse avait l'intelligence faussée à ce degré que non seulement elle poussait, comme vous, les hauts cris au seul nom de Dieu, mais qu'elle ne pouvait encore entendre développer cette pensée, pourtant bien simple, que la science a des limites. Bien plus : une allusion à la musique, à la

peinture, à la poésie, à toutes ces grandes choses qui d'ordinaire transportent et remplissent les âmes jeunes et généreuses, lui paraissait une trahison!

Je descendis de ma chaire plein de sombre pressentiments sur l'avenir qu'une génération aussi troublée préparait à sa patrie. Nombre de personnes s'approchèrent pour me féliciter, entre autres le ministre de la guerre, le comte Milioutine, un des *leaders* du parti libéral russe. C'est à lui surtout qu'on doit cette direction matérialiste imprimée à l'instruction secondaire en Russie. Il se donnait alors comme le défenseur juré de la jeunesse des écoles. Il poussait même la complaisance jusqu'à excuser ses moins excusables écarts.

— Monsieur le ministre, lui dis-je, après l'avoir remercié de ses félicitations, avez-vous remarqué quel effet ont produit sur ces jeunes gens certains passages de mon discours? Pour moi, je suis profondément navré. Je ne me flatte pas d'être prophète, mais je vous prédis que, si vous n'enrayez pas le plus tôt possible la démoralisation de cette jeunesse en transformant du tout au tout son instruction, vous aurez, dans quinze ou vingt ans, une décomposition sociale complète en Russie.

Le ministre sourit d'un air incrédule.

— Vous exagérez, me répondit-il, et cela, parce que vous n'avez pas confiance dans la puissance moralisatrice des sciences naturelles.

— Oh! de confiance, repris-je, je n'en ai aucune.

Je ne me trompais pas. Voulez-vous savoir ce que sont devenus ces jeunes nihilistes qui protestaient alors contre mes doctrines? Ils étaient une centaine environ, et sur ce nombre soixante-quinze au moins sont aujourd'hui ou pendus, ou déportés en Sibérie, ou exilés. Vous avez eu personnellement, naguère, je m'en souviens, maille à partir avec un des proscrits de cette secte.

Eh bien, lorsqu'après dix ou quinze années seulement, une éducation fondée sur la prétendue morale scientifique a produit des monstres pareils, quels résultats nous donnerait-

elle quand elle aurait passé sur trois ou quatre générations?

Vous figurez-vous un orateur aux prises, dans cinquante ou soixante ans, en pleine réunion électorale, avec les « braillards » de Charonne, façonnés, pétris par votre instruction laïque, sans morale religieuse? Vous frissonnez, n'est-ce pas? rien que d'y penser!

Mais, rassurez-vous. Le bon sens public saura à la fin faire cesser cette guerre que l'on a déclarée à Dieu. Il s'apercevra bientôt que, dans l'ardeur de cette campagne justement entreprise contre le cléricalisme, on s'attaque à la religion elle-même. Aussi, j'espère que vos dangereux conseils ne porteront pas les fruits que vous en attendez.

Maintenant que j'ai tout dit, mon cher confrère, laissez-moi croire que cette longue, mais très loyale réponse, ne refroidira pas nos cordiales relations, et permettez-moi, vous ayant combattu, de ne pas finir sans vous serrer la main.

E. DE CYON,

Ancien professeur de physiologie,
lauréat de l'Institut.

(*Gaulois* du 2 septembre 1881.)

LA MORALE LAÏQUE

J'ai reçu hier une lettre du président de la Société positiviste de Rouen, M. Emile Antoine, le même qui, lundi dernier, à l'occasion du vingt-quatrième anniversaire de la mort d'Auguste Comte, a prononcé, au Père-Lachaise, quelques paroles sur la tombe du philosophe.

Voici les principaux extraits de cette lettre :

... Comme positiviste, je désirerais attirer votre attention sur l'erreur qui a été commise dans l'article que vous avez publié dans votre numéro du 2 septembre, en supposant, sur la foi de certains littérateurs, que la morale d'Auguste Comte était identique à celle de M. Paul Bert et des darwinistes.

Ce n'est pas M. Paul Bert — qui fait profession d'être l'adversaire irréconciliable d'Auguste Comte — qui a pu suggérer à M. Gambetta la pensée de louer la morale de celui que le chef du parti républicain a appelé « le plus grand penseur du dix-neuvième siècle ». En effet, leurs doctrines et leurs méthodes respectives sont inconciliables.

La doctrine darwinienne, en matière de religion et de morale, n'a de scientifique que le nom. Le matérialisme, qui ramène tout au dualisme force et matière, consacre, au nom d'une fausse science, la formule politique : *La force prime le droit.* Le positivisme, au contraire, ramène tout à l'homme, et c'est au nom de la morale, vers laquelle convergent tous les éléments du savoir humain, qu'elle prescrit aux forts de se dévouer au bien commun.

. . . .

Il y a donc une différence radicale, essentielle, entre la morale d'Auguste Comte et la morale prétendue scientifique de M. Paul Bert.

. . . .

Vous n'espérez pas que la science puisse de longtemps servir de base à la morale. Je suis heureux, monsieur, de vous faire savoir que cette morale scientifique, que vous avez vainement cherchée, existe. Fondée par Auguste Comte, développée et enseignée par son successeur, M. Pierre Laffitte, elle est aujourd'hui la loi des positivistes dans leur vie personnelle, domestique et sociale.

Je crois que tous vos doutes à cet égard seront levés à la lecture des programmes des quarante leçons consacrées, dans l'école positiviste, à la morale positive, tant théorique que pratique. A leur examen, vous reconnaîtrez, monsieur, je n'en doute pas, qu'une œuvre aussi importante mérite toute l'attention des penseurs.

. . . .

La sanction est une condition de toute morale, mais elle a ses degrés : nous ne croyons pas que la force suffise ; nous ne croyons pas que la crainte de Dieu ou le cupide espoir d'un salut éternel constitue une sanction incomparable ; l'amour de Dieu lui-même est trop intéressé.

. . . .

La lecture de la *Morale positive*, de M. Pierre Laffitte, vous prouvera d'ailleurs qu'il y a tout un abîme entre les théories philosophiques de M. Paul Bert et celles d'Auguste Comte.

. . . .

J'ignore complètement sur quelles bases scientifiques M. Paul Bert entend fonder la morale « laïque » qu'il se propose d'introduire dans les écoles. Je lui ai posé cette question dans la lettre que je me suis permis de lui adresser. Mais il n'a encore répondu (et pour cause) que par un silence prudent. Je ne puis donc me porter garant de ses opinions.

Quant à M. Gambetta, j'espère pour lui qu'il n'a point pâli sur les traités d'Auguste Comte. S'il s'est avisé un jour de proclamer ce penseur obscur le plus grand philosophe

du siècle, c'est assurément qu'on lui avait soufflé ce lieu commun.

Pour moi, j'ai eu le courage d'étudier l'œuvre singulière d'Auguste Comte, cette œuvre où les vérités scientifiques les plus évidentes se mêlent aux inepties les plus extravagantes et les plus mystiques.

J'ai même jeté un coup d'œil sur les livres que M. Emile Antoine a mis obligeamment à ma disposition. Eh bien! j'ai le regret de confesser que, pas plus dans les ouvrages du maître que dans ceux de ses disciples, je n'ai découvert une doctrine pouvant servir de sanction à la morale « laïque ». Le mot de « sanction » revient souvent, mais la chose manque.

En attendant que la vraie science fournisse les éléments d'une nouvelle morale, — et bien que je regarde la partie légendaire des religions comme étant destinée à se modifier sous l'action du progrès scientifique, — j'avoue très humblement que je continuerai à considérer la morale religieuse comme la plus pure que la conscience humaine ait jamais conçue.

Pourquoi troquerions-nous cette ancienne morale contre une autre qui aurait pour assises les fantaisies du phrénologue Gall? Je ne vois pas ce que nous gagnerions à remplacer le vieux bon Dieu de nos ancêtres qui a fait ses preuves par un nouveau « Grand Etre », lequel n'a pas encore, que je sache, rendu de signalés services aux mortels.

Je remercie vivement mon honorable correspondant de m'avoir offert l'occasion de compléter les pensées que j'ai exprimées dans ma lettre à M. Paul Bert.

E. DE CYON.

(*Gaulois* du 9 septembre 1881.)

L'AVEU DE M. PAUL BERT

Il y a quelques semaines, le lecteur s'en souvient peut-être, j'ai adressé, sous le titre : *la Guerre à Dieu*, une lettre à M. Paul Bert où j'ai relevé et réfuté quelques-unes des allégations avancées par lui dans sa conférence au Cirque d'Hiver. Je n'ai pas été surpris de ne point recevoir de réponse. Aussi bien, il n'avait rien à répondre.

Je lui avais reproché de s'attaquer à la religion dans le seul but de la détruire. Il ne pouvait certainement pas m'accuser de mal interpréter ses intentions. Je crois d'ailleurs que la crainte de mécontenter la foule des libre-penseurs, de cette foule dont il recherche avec avidité les éloges et les faveur, l'eût condamné quand même au silence.

La question que je lui avais posée était claire, catégorique. Je lui avais demandé de m'indiquer les bases de cette morale scientifique qu'il se propose d'introduire dans l'enseignement.

Il m'était facile, je l'avoue, d'avoir l'avantage sur le terrain où je m'étais placé. Il n'y a pas de morale sans sanction.

M. Paul Bert le sait mieux que personne. Or, le propre de la prétendue morale scientifique, c'est de ne reposer sur aucun principe primordial.

Je comptais cependant que mon honorable adversaire saisirait avec empressement l'occasion de s'expliquer. Cette occasion s'est tout naturellement présentée à lui dimanche dernier, au banquet qui lui a été offert par un certain nombre d'instituteurs et d'institutrices. Il pouvait d'autant mieux en profiter que là, comme au Cirque d'Hiver, il n'avait à redouter aucune contradiction et qu'il se trouvait au milieu d'un public dont les sympathies lui étaient par avance acquises.

Dans le discours qu'il a prononcé au dessert, M. Paul Bert a bien fait, il est vrai, allusion à ma lettre, mais il n'y a pas répondu.

Je me plais à constater, en passant, que les réformes pratiques préconisées par le futur ministre de l'instruction publique, ne fussent-elles appliquées que partiellement, contribueraient sans conteste à relever le niveau de l'enseignement primaire dans notre pays. Si j'avais été au nombre des convives, et que l'orateur s'en fût tenu au développement de ce sujet, je ne lui aurais certes pas marchandé mon approbation.

Ceci dit, je me sens fort à mon aise pour donner mon opinion sur le passage où M. Paul Bert a parlé de nouveau de sa morale. Ce passage, le voici :

... Et puis, comme nous n'avons plus dans l'école le péché mortel pour définir le mal, et l'enfer pour lui donner une sanction (*Rires*), il faut bien qu'enfin nous y organisions sérieusement l'enseignement moral.

Et ici les abstracteurs de quintessence s'exclament de bonne ou de mauvaise foi. Ils nous disent : Vous n'avez pas le droit de donner l'enseignement moral tant que vous n'aurez pas défini la base de la morale; tant que vous n'aurez pas catégorisé d'une façon nette ce qui est le bien, ce qui est le mal; tant que vous n'aurez pas trouvé le mobile et la sanction, vous ne pourrez pas édifier votre

enseignement moral. Et alors ils nous font cette condition étrange qui rappelle les contes de fées : il faut perforer à travers le marais de la métaphysique jusqu'à ce qu'on ait trouvé le roc solide, — s'il y en a un. (*Rires.*)

A ceux qui sont de mauvaise foi en parlant ainsi, il n'y a qu'à tourner le dos. Quant aux autres, car il y en a, il faut leur répondre, et je leur réponds : Vous avez, pendant des siècles, reculé la marche de l'esprit humain. Je vous connais; c'est vous qui, pendant tout le moyen âge, proclamiez qu'on ne pouvait pas faire de physique ni de chimie avant de connaître exactement ce qu'est la force et ce qu'est la matière; qui disiez qu'on ne pouvait pas faire de physiologie avant d'avoir démontré ce qu'est la vie et le principe vital. Vous nous avez longtemps retardés, mais on a passé outre, et on a fini par s'apercevoir que si ces notions radicales pouvaient jamais arriver à notre esprit, ce n'est qu'après avoir longtemps étudié les faits contingents et matériels pour en observer les lois. Nous laissons là votre métaphysique, continuez à tourner votre roue d'écureuil; quant à nous, nous avons fait une physique et une chimie qui se portent assez bien et qui font bonne figure dans le monde des sciences. (*Applaudissements prolongés.*)

Voilà des applaudissements et des rires dont l'orateur a le droit de se montrer bien fier. Les institutrices et les instituteurs étaient-ils en état de comprendre un seul mot à cette petite dissertation? Non, sans doute. Raison de plus pour s'enorgueillir d'un assentiment spontané qu'aucune science ne troublait.

J'eusse voulu, pour moi, qu'au sortir de la séance on eût interrogé tous les auditeurs — et M. Paul Bert lui-même — sur le sens précis de ces phrases entortillées. Il y a une bonne raison pour qu'ils se fussent arrêtés dès les premiers mots : c'est que ces phrases ont un sens caché que nul d'entre eux n'oserait reconnaître.

Il me paraît, d'abord, que M. Paul Bert fait deux catégories de ses adversaires — ces curieux indiscrets qui ont l'impertinence de demander une définition rigoureuse de la morale scientifique, et qui s'avisent de prétendre *qu'il faut*

perforer à travers les marais de la métaphysique, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le roc solide (!!!).

La première catégorie se compose de gens de *mauvaise foi,* auxquels il se contente de tourner le dos ; la seconde se compose de tous les « autres », et, s'il daigne raisonner avec eux, c'est à peu près comme s'il ne raisonnait pas.

Ces « autres », à l'entendre, sont les pires des coupables. N'ont-ils pas enrayé, pendant des siècles, la marche de l'esprit humain? M. Paul Bert l'affirme de si haut que je l'en veux croire sur parole. Mais n'ayons pas scrupule à considérer d'un peu près l'énormité de leur crime ! Cet examen ne laissera pas d'être instructif.

Leur crime est évident : ils ont soutenu — ni plus ni moins que les docteurs du moyen-âge — « qu'avant d'avoir démontré ce qu'est la vie on ne peut pas *faire* de physiologie, et qu'avant d'avoir fait connaître exactement ce qu'est la force et ce qu'est la matière, on ne peut pas *faire* de la physique et de la chimie..... »

Cette théorie est inepte, je l'admets ; mais M. Paul Bert est-il certain d'argumenter d'une manière plus juste ?

Il nous dit : « Il faut, avant tout, enseigner la morale dans les écoles primaires. Le reste importe peu. Le principe et la fin de cette morale découleront de son enseignement même. »

Comment un professeur en Sorbonne peut-il confondre ces deux choses essentiellement différentes : *la recherche de la vérité scientifique* et *l'enseignement de cette vérité?*

Bien coupable serait celui qui, sous un prétexte quelconque, voudrait arrêter ou empêcher la recherche de la vérité scientifique, mais bien plus coupable encore celui qui prétendrait enseigner comme l'expression de cette vérité des hypothèses fantaisistes.

M. Paul Bert se figure-t-il que c'est en chargeant les instituteurs primaires d'apprendre à des bambins de dix ans la morale laïque qu'on parviendra à découvrir les principes de cette morale?

D'un autre côté, se figure-t-il que nous, qui réprouvons l'enseignement d'une morale dépourvue de sanction, nous nous opposons à la recherche des principes sur lesquels on pourrait l'établir?

Ne se souvient-il pas que celui qui écrit ces lignes a, — il y a quelque temps de cela, — indiqué, autre part que dans les colonnes d'un journal, quelle marche la science devait suivre pour arriver à déterminer la base scientifique d'une éthique?

Mais nous n'avons pas à discuter la sincérité de M. Paul Bert.

Il fait une confusion entre les recherches des laboratoires et l'enseignement des écoles : l'a-t-il fait sciemment ou par mégarde? C'est son affaire.

Quoi qu'il en soit, il a avoué que les bases scientifiques de sa morale n'existaient pas et qu'elles étaient encore à créer. Aveu précieux dans la bouche du rapporteur des projets de loi sur l'enseignement primaire! C'est aux instituteurs, c'est à leurs élèves, qu'incomberait la tâche de découvrir et les bases et la sanction encore inconnues!

A quand cette découverte?

J'aurais mauvaise grâce à ne pas me déclarer satisfait. Si M. Paul Bert ne m'a pas répondu, il a du moins implicitement confessé que j'avais raison.

Nous savons désormais, de par son silence même, que la morale scientifique ne repose sur rien. Avis à ceux de nos législateurs qui seraient encore tentés de chasser Dieu de l'école! Une première fois, ils se sont laissé endoctriner et surprendre. Que voulez-vous! On leur faisait entendre, au rebours de ce qui est vrai, que la morale laïque est fondée sur des réalités et la morale religieuse sur des fictions.

A la rentrée du Parlement, ils pourront au moins voter en connaissance de cause ; ils pourront dire à M. Paul Bert : « Votre projet, nous l'accepterons, nous irons même jusqu'à interdire aux instituteurs de prononcer le nom même de Dieu, mais du jour seulement où vous aurez enfin trouvé les lois de votre morale scientifique. Jusqu'alors, nous continuerons, comme par le passé, à élever nos enfants dans la pratique de cette bonne vieille morale que leur enseigne la religion de leurs pères !..... »

E. DE CYON.

(*Gaulois* du 24 septembre 1881.)

Paris. — Imp Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière.